

Installée à mon bureau, mon enfant au lit, mon ventre est plein du repas du soir. Je suis enfin prête à poser ma plume sur papier, ou plutôt mes doigts sur les touches, dans le but de traduire en mots le tour de passe-passe, le courant de conscience et le caractère insolite de l'exposition d'Elisabeth Belliveau, *Le parfum de la pleine lune - Études pour le mouvement absolu*. Je reste inerte, envoutée par mon document ouvert, mes doigts traînant encore, immobiles, flottant au-dessus des touches. En quoi ces mots sont-ils les miens? Bien que la sensation physique de la frappe persiste sur la pulpe de mes doigts, ces mots ne semblent pas provenir de moi, car ils ne représentent pas ce que je souhaite véritablement exprimer au sujet de ce corpus de travail. Dans un acte de semi-rébellion, ou peut-être tout simplement de procrastination, j'appuie sur la touche « supprimer », encore et encore, jusqu'à ce que la phrase solitaire disparaisse, une lettre après l'autre. Au lieu de reprendre la phrase à zéro, je décide d'en taper une autre, cette fois dans ma fenêtre de navigation : « Comment cultiver et entretenir le jasmin à floraison nocturne? »

En quelques minutes, j'apprends que le jasmin à floraison nocturne ou *Cestrum nocturnum* est un arbuste à croissance rapide de la famille des solanacées. Cette famille de plantes comprend aussi les pommes de terre et les tomates. Son nom est un canular, car cet arbuste n'est pas véritablement une plante de jasmin. Il porte cependant bien son nom, puisqu'à la tombée de la nuit, ses fleurs d'un blanc verdâtre ou jaunes dégagent un parfum enivrant semblable à celui du jasmin et extrêmement attirant pour les pollinisateurs. J'apprends également que le *Cestrum nocturnum* est envahissant et que ses baies, contrairement aux tomates ou aux pommes de terre, sont toxiques pour les animaux, y compris ceux de la forme humaine.

Le nom de cette exposition est tiré des écrits de Clarice Lispector, une romancière et nouvelliste brésilienne d'origine ukrainienne, dont il me chagrine d'avouer que j'ignorais l'existence avant de me plonger plus minutieusement dans mes recherches sur les références et les thèmes qui sous-tendent l'œuvre de Belliveau. En 1967, le *Jornal do Brasil* a demandé à Lispector d'écrire une chronique hebdomadaire sur le sujet de son choix. Celle du 3 avril 1971 s'intitule *De natura florum* et est rédigée sous la forme d'un dictionnaire présentant les définitions, propres à l'écrivaine, de diverses plantes et de leur anatomie. La 20<sup>e</sup> définition sur un total de 24 porte sur le jasmin à fleurs nocturnes :

*A le parfum de la pleine lune. Elle est fantasmagorique et un peu effrayante, elle ne sort que la nuit, avec son odeur enivrante, mystérieuse, silencieuse. Elle appartient aussi aux coins de rue déserts et à l'obscurité, aux jardins des maisons aux lumières éteintes et aux volets fermés. Elle est dangereuse.*

Cette exposition évoque la vie et ce qui nous nourrit, ainsi que sa dégradation, à savoir ce qui est laissé pour compte. Elle le fait par le biais d'assemblages inattendus, inspirés de natures mortes composées d'objets inanimés (bouteilles en plastique, ballons, récipients en verre et divers types de ficelles et de rubans), de matières organiques (des plantes et des fleurs) et de reproductions imprimées en 3D (ou moulées) d'aliments ressemblants, parfois de manière convaincante, à divers fruits et autres produits comestibles, et d'autres fois d'apparence manifestement fausse. Le travail de l'artiste souligne notamment que la vie et sa détérioration ne peuvent que coexister, et que celles-ci se manifestent sous diverses formes, narrations et motifs. Les œuvres présentées dans cette exposition

**Le parfum de la pleine lune - Études pour le mouvement absolu**

Elisabeth Belliveau

Commissaire : Alisa Arsenault

11 OCT – 17 DEC 2023

Galerie d'art Louise-et-Reuben-Cohen

bouleversent les définitions traditionnelles et linéaires du temps et de l'espace. Les compositions de Belliveau sont à la fois fantaisistes et inquiétantes. Elles sont aussi enivrantes, fantasmagoriques et envahissantes dans leur activation via l'animation pas-à-pas (stop-motion) que le jasmin à fleurs nocturnes l'est pour le pollinisateur et la personne qui jardine. En tant que spectatrice, j'oscille entre des sentiments de voyeurisme et le pressentiment que j'observe des mouvements se déroulant depuis mon propre corps. Cela me renvoie à l'incarnation et à la plénitude que j'ai ressentie lors de ma grossesse, mais aussi simultanément au vide total et à la solitude que j'ai éprouvés au début de mes périples post-partum. Ce n'est là qu'une expérience corporelle humaine qui m'est évoquée par le biais de l'observation attentive imposée par le cadrage et le rythme des animations de Belliveau. En contemplant ces œuvres, je reste également attentive à d'autres souvenirs corporels du passé, du présent et possiblement du futur. Chaque image est imprégnée de moments cycliques, mais aussi transitoires qui se réfèrent les uns aux autres ainsi qu'aux objets sculpturaux disposés dans l'espace, comme s'ils étaient engagés dans un processus d'auto-archivage. Cela me rend d'autant plus consciente de l'existence de mon corps tangible et de l'espace physique qu'il habite, en plus de l'espace énergétique occupé par ma personne, lequel a aussi la capacité d'enchevêtrer l'espace d'autrui.

Les natures mortes de Belliveau sont tout sauf immobiles. Elles sont animées non seulement par l'utilisation du stop-motion, mais aussi d'impressions lenticulaires réalisées en superposant quatre images fixes à l'aide de verres lenticulaires. En cela, et pour les raisons susmentionnées, elles sont aussi transgressives que les peintures d'une artiste du 17<sup>e</sup> siècle qui les ont pour autant inspirées. Peintre flamande de natures mortes dans les années 1600,

Clara Peeters travaillait professionnellement malgré les nombreuses restrictions imposées aux femmes de l'époque. En reprenant dans sa pratique sculpturale des formes et des compositions provenant des œuvres de Peeters, Belliveau distord davantage le temps et l'espace en créant des passerelles entre les époques. Ces couloirs permettent une interprétation plus large de la matière, du temps et de l'archive. Dans une sorte d'osmose créative, l'artiste traverse les toiles de Peeters et les pages de Lispector pour en faire jaillir, de ce côté-ci de la membrane temporelle, les visuels, les mots et donc les histoires qui doivent être revisités et qui ont un intérêt à coexister aujourd'hui.

Un groupe de quatre tirages lenticulaires diffère des autres imageries de cette exposition puisqu'il représente des captures de fragments de roches erratiques glaciales, des monuments de roche par opposition à de petits éléments de matière organique ou autre plutôt faciles à manipuler par une main humaine, et donc à animer. Une roche erratique diffère des roches indigènes de l'endroit où elle repose, car elle a été transportée en ce lieu grâce aux mouvements des glaciers. Elle est erratique, car elle se distingue des autres roches. Sa présence en ce lieu apparaît imprévisible, incohérente et inégale : comme celle de Clarice Lispector, comme celle de Clara Peeters. La roche erratique a transgressé les normes sociales, politiques et géographiques de son espèce. Pour arriver à son emplacement actuel, son corps lourd et dense a dû être activé par le mouvement d'un autre. Poussée par le désir de rendre visible un mouvement difficilement perceptible, Belliveau se sert d'impressions lenticulaires, puisque le corps des membres de l'auditoire doit s'activer dans l'espace pour créer une activation dans l'image. Une réaction en chaîne connecte le public plus

profondément au passage du temps et à la force inarrêtable de son environnement naturel. Pour être transportée, une personne doit en transporter une autre, qui doit en transporter une autre, et ainsi de suite.

Le lendemain matin, mon enfant parti à la garderie, mon ventre plein du petit déjeuner, un café à la main, je sors quelques instants pour me promener dans le jardin. Les mauvaises herbes ont envahi la plupart des plates-bandes, car la frénésie des activités de l'automne s'est déjà installée, me laissant moins de temps pour flâner à l'extérieur. Je me penche pour extirper les pissenlits, les digitales et les chardons qui sont désormais plus abondants que les plantes que j'avais volontairement plantées au printemps. « Ils reviendront tous », me dis-je, sans savoir pourquoi je m'acharne à les arracher, un mouvement qui me semble à ce moment fort inutile. Du coin de l'œil, j'aperçois quelques déchets sur notre terrain, à environ un mètre de là, un emballage de bonbon et une bouteille en plastique, probablement délaissés par quiconque passant par là et relocalisés par le vent. Soudain, j'ai l'impression d'avoir été physiquement inséré dans une nature morte de Belliveau, et c'est tout sauf immobile, avec de légers mouvements du quotidien d'autrui tout autour de moi. Ce tableau est cependant un peu effrayant dans sa solitude et surtout dans ses possibilités débordantes de vie et de décomposition.

- Alisa Arsenault, commissaire